

Chablis

par Christian Guay-Poliquin

Tu sais, quand nous nous sommes rencontrés, je marchais déjà depuis trente-trois jours. Peut-être plus, je ne sais pas. Au début, les sangles de mon sac me brûlaient les épaules et je devais m'arrêter souvent, pour reposer ma jambe. Mais le corps est une machine redoutable. Et même si je boite, rien ne peut m'arrêter. Ni l'herbe mouillée du matin, ni les passages à gué, ni les chablis où les arbres renversés par les grands vents ont englouti le sentier.

Tu sais, devant un chablis, on a deux choix. Soit on le contourne, en espérant retrouver notre route de l'autre côté, soit on le traverse en grim pant sur les troncs enchevêtrés. J'ai vu des chablis où des centaines d'arbres étaient tombés, déracinés par les bourrasques. Mais j'en ai vu aussi des plus grands, où la forêt entière semblait avoir été rabattue par la main puissante du ciel en furie. Nous marchons dans un temple. Les arbres forment un dôme immense au-dessus de nos têtes, et la lumière du jour est parfois filtrée par un vitrail vertigineux de feuilles et de branches. Mais, en forêt comme ailleurs, quand le temps cède à la tempête, ce sont toujours les plus hautes structures qui s'écroulent en premier. Dans le fracas des recommencements.

Il fallait fuir la panne, tu sais. C'était intenable. Quelques mois sans électricité et tout menace de s'effondrer. Quelques mois sans électricité et vaut mieux éviter les villes, les routes principales, les endroits fréquentés. Quelques mois sans électricité et tout est à recommencer. Durant les premières semaines, les vieux souriaient. Les poêles à bois et les lampes à l'huile leur rappelaient leur enfance. Mais dès que la nourriture a commencé à manquer, les choses se sont compliquées et certains ont cédé à la panique. Alors nos aînés se sont aussi souvenus que les gens désespérés sont capables de tout.

De toute façon, il est trop tard. Trop tard pour rebrousser chemin, pour changer de cap ou pour rester en place. Trop tard pour avoir peur. Jour après jour, nous avançons entre les arbres, les buissons et les ronces. Jour après jour, nous longeons des crêtes, nous parcourons des vallées, nous franchissons des tourbières. Lorsque nous prenons une pause à mi-journée, nous consultons la carte et observons longuement les courbes de dénivellation, les plateaux, le lit des rivières. On repère aussi le tracé des chemins forestiers qui sillonnent le territoire et les hameaux insoupçonnés sur le flanc des montagnes. Pendant que tu cherches à marquer la suite de notre trajet avec la pointe de ton index, je regarde le chemin que nous avons déjà parcouru

dans ce labyrinthe d'ombres et d'écorces. Jour après jour, nous approchons du X tracé sur la carte, mais nous sommes encore loin.

Le plus souvent, nous établissons nos campements près d'un plan d'eau. Tu en profites pour attraper des grenouilles et faire des ricochets. Quand le soir tombe et qu'une brume épaisse monte du sol, tu viens me rejoindre près du feu et tu me demandes de te décrire, une fois encore, l'endroit où nous allons. Alors je me racle la gorge et te raconte. C'est au bord d'une rivière, entre deux chapelets de montagnes. À cet endroit, le débit est puissant et les fosses sont vertes et profondes. Il faut traverser en canot. Il suffit de siffler trois fois. C'est le signe. Et on viendra nous chercher. Tu verras, de l'autre côté, les cèdres sont immenses et le sol est tapissé de mousse. Le camp est un peu en retrait. Il faut suivre un sentier de racines. Quand on aperçoit la cheminée entre les arbres, on est rendus. Ce n'est pas très grand, mais il y aura de la place. Tu verras, dans ma famille, il y a toujours de la place. Nous y serons accueillis comme si nous avions toujours été attendus.

La plupart du temps, tu t'endors la tête sur ma cuisse pendant que les braises du feu parlent à voix basse. À cette heure, la forêt change de visage. Dans le ciel, les nuages se suivent sans bruit, comme une harde de créatures inquiètes. Alors, je te prends dans mes bras et te porte dans la tente pour te mettre à l'abri de l'emprise de la nuit.

Je marchais déjà depuis trente-trois jours lorsque je t'ai rencontré. Peut-être plus, je ne sais pas. Et toi, qui sait depuis quand tu vivais par toi-même dans cette forêt comme dans une grotte ornée d'animaux fantastiques ? J'étais adossé à une souche. La journée avait été longue, ma solitude était profonde et ma jambe me faisait mal. Puis un enfant de dix ou douze ans est apparu au travers de la ramure des conifères, la chevelure blonde, la peau sale et les poings serrés : c'était toi. Tu m'as demandé ce que j'avais à la jambe. Un vieil accident, ai-je répondu, un vieil accident. Tu as fait quelques pas vers moi et tu t'es assis en indien sur une pierre. Nous avons partagé un repas, et nous avons parlé du temps qu'il fait, de la forme des grands pins, de la texture des mousses et de l'insistance des oiseaux. Tu es seul ? ai-je demandé en me relevant. Tu n'as pas répondu. Tu regardais par terre comme si tu portais l'existence entière sur tes épaules. Alors je t'ai fait signe de me suivre. Tu as hésité un instant puis tu as emboîté mon pas. J'ai l'impression que c'est à ce moment précis que mon périple a vraiment commencé.

Durant les premiers temps, tu riais de moi. À cause du poids de mon sac et de tout ce que je transportais. Toi, tu n'avais qu'un couteau, une gourde et une couverture. Et tu insistais pour que j'abandonne mon fatras. Tu avais raison. Mais que veux-tu, l'âge, c'est une

accumulation de précautions. Et la prudence voûte le dos. Toi tu es tout jeune. Tu as vécu seul dans la forêt pendant des mois. Tu as développé l'instinct et l'agilité des bêtes. Mais tu as aussi vécu des choses que tu préfères ne pas raconter. Tu n'as pas encore de barbe, mais tu verras, on vieillit vite quand on muselle nos secrets.

Tu te souviens, lorsque nous nous risquions sur des chemins plus passants, pour emprunter un pont ou contourner un précipice, nous étions impressionnés par le nombre de véhicules abandonnés sur le bord de la route. Avec la panne, les gens se sont précipités dans la forêt comme s'ils fuyaient une horde de fantômes. Certains savaient où ils allaient, d'autres non. Et quand l'essence finissait par manquer, ils prenaient tout ce qu'ils pouvaient et abandonnaient le reste. Tu es peut-être arrivé ici avec l'un de ces convois improvisés mais, je sais que tu ne me le diras pas.

À la croisée des chemins, des écriteaux ont été cloués sur des arbres ou sur des piquets. Certains sont là depuis longtemps, mais d'autres ont été posés récemment. Les intersections sont devenues les principaux points de communication. Comme tu aimes lire et que je n'ai aucun livre à t'offrir, nous arrêtons dans ces endroits. Alors tu t'amuses à déchiffrer à voix haute chaque indication. Chasseurs à l'affût. Coupes forestières. Territoire occupé. Défense de passer. Gens du village Untel, rendez-vous au lac de la Réserve. Secteur cinq, six kilomètres encore, vers l'est. Famille Unetelle, suivez les rubans rouges. Mon chéri, où es-tu ? Membres du Refuge des hauteurs, rencontre au pont de fer.

Pour ma part je préfère de signaler notre présence. Lorsqu'on croise des gens, c'est toujours compliqué. Les rencontres inattendues suscitent autant d'espérances que de craintes. Nous sommes plusieurs à avoir choisi le recours aux forêts et tout le monde s'interroge, se jauge, se méfie. On brandit encore certaines règles de politesse, mais tout cela ne tient qu'à un fil. Ça se voit. Ça se sent. Malgré tout, on s'en tire généralement bien. Grâce à toi. Tu fais semblant d'être l'enfant que tu étais avant la panne, avant la forêt. Alors les visages s'attendrissent puis on nous laisse continuer notre chemin sans trop nous poser de questions.

Ton regard est plus aiguisé que le mien. Tu le sais et tu en es fier. Dès les premiers jours, tu insistais pour qu'on s'arrête de temps en temps pour déchiffrer les traces dans la boue. Des originaux, des lynx, des renards, et beaucoup d'empreintes de bottes. La forêt n'a jamais été aussi peuplée, mais elle est toujours aussi vaste. Ni toi ni moi n'avons jamais connu un tel silence. Oui, le glapisement des oiseaux, oui, le souffle des bêtes, oui, le vent dans les branches, mais plus aucun bruit de moteur. Le grondement de la machinerie forestière, les lamentations des scies à chaînes, le bourdonnement des véhicules tout terrain, plus rien.

Désormais, quand les pistons d'un moteur se mettent à claquer, toute la forêt se fige et pointe dans sa direction.

Parfois, pour éviter des marécages ou des secteurs habités, nous empruntons d'anciens chemins gagnés par la végétation ou quelques sentiers tracés par les bêtes. Souvent, j'avais du mal à te suivre dans ces fourrés impénétrables, entre les troncs serrés, les branchages et les arbres tombés. La taille importe peu, disais-tu, il suffit d'incliner le corps vers l'avant et de foncer tête première. Tu insistais. Observe les animaux lorsqu'ils s'engagent dans les taillis, la tête d'abord, le corps ensuite. C'est facile, tu n'as qu'à te laisser guider par ton regard. Comme si tu volais.

Tu te rappelles, les éclaircies de fougères dans les boisés de bouleaux ? Le papier blanc des écorces, le vert arborescent des plantes, on aurait dit un rêve. Tu n'avais jamais vu ça. Les fougères s'étendaient à perte de vue. Elles étaient si hautes qu'elles te couvraient en entier. Tu t'en souviens ? Tu me défiais en riant. Tu voulais que je me lance à tes trousses, que je coure avec toi. Mais je n'ai jamais eu ton énergie. Et ma jambe me faisait souffrir. Alors je te regardais zigzaguer sans vraiment te voir, en suivant tes éclats de rire et le mouvement des fougères. Quelques instants plus tard, tu es tombé face à un ours. Tu as figé puis, après un moment, tu as reculé lentement en disparaissant dans le feuillage. Quand tu es revenu près de moi, tu étais d'un calme saisissant. Puis nous avons repris notre route d'un pas décidé.

Au début, lorsque je cheminais seul et que la lumière commençait à décliner, je m'arrêtais dès que j'entendais un bruit suspect, et je tentais de déterminer sa provenance. Mais comment distinguer le cri des animaux sauvages des éclats de voix ? Dans le clapotis des ruisseaux, derrière le craquement filandreux des arbres, au travers des plaintes du vent, tout apparaît et disparaît furtivement. Un jour, je me reposais au pied d'un arbre. Soudain, l'impression d'une présence m'a fait sursauter. Quand j'ai levé la tête, il y avait un loup devant moi, à quelques pas. Il était haut et gris. Son pelage soyeux brillait dans la pénombre de la forêt. Il ne bougeait pas. Je n'avais jamais vu de bête aussi immobile et aussi puissante à la fois. Les prédateurs ont toujours les yeux bien en face, et les siens pointaient dans ma direction. Ils étaient clairs et perçants. Comme il ne se passait rien, je me suis levé. En me voyant me déplier, le loup a reculé de quelques pas, a attendu un instant, puis s'est repositionné au même endroit. Nous nous regardions fixement. Plus loin derrière, j'ai aperçu du mouvement. Entre le brun et le gris des branchages, deux autres loups faisaient des allers-retours. J'ai aussitôt jeté un coup d'œil par-dessus mon épaule. À première vue, rien n'indiquait qu'une meute m'entourait. Mais comment le savoir ? Alors, j'ai émis un cri court et sec. Une fois de plus, le loup a reculé

de quelques pas, a attendu un instant, puis s'est repositionné au même endroit. J'avais beau tenir fermement mon couteau, les êtres humains sont des animaux frêles et vulnérables. Alors, lentement, très lentement, j'ai repris mon sac et je me suis éloigné. Je ne sais pas si les loups m'ont suivi. Difficile à dire, car ils se fondent si bien au décor. Parfois, j'ai encore l'impression qu'ils sont là, tout près, et qu'ils épient mes faits et gestes. Mais, jusqu'à aujourd'hui, je n'avais jamais osé t'en parler.

Depuis que nous marchons ensemble, nous avons eu de la chance car le soleil a régné sans partage au-dessus de l'horizon. Un jour, nous avons traversé une rivière en portant nos sacs à bout de bras. Sur le fond rocheux, on voyait des truites filer en vitesse. Quand nous avons atteint l'autre rive, nous nous sommes fait sécher sur les pierres lisses de la bature. Derrière nous, les hautes herbes bruissaient sous les caresses du vent. Je me suis endormi. Lorsque j'ai ouvert les yeux, le soleil avait changé de position et tu n'étais plus là. Je me suis levé subitement, le cœur serré. J'ai fait quelques tours sur moi-même et je t'ai aperçu un peu plus loin, sur un rocher. Tu discutais avec un pêcheur. La clarté du jour rendait la rivière étincelante et des reflets jaunes, délicats, enveloppaient le paysage. Je me suis approché lentement. En me voyant arriver, le pêcheur m'a tendu la main. Il avait un certain âge et vivait avec un petit groupe dans un camp en amont. Il racontait qu'ils s'en sortaient plutôt bien. Comme les chemins forestiers n'arpentent pas cette région, peu de visiteurs s'aventurent jusqu'ici. C'est un endroit tranquille, a-t-il répété à quelques reprises. Enfin, je crois surtout qu'il était heureux de voir un enfant. Car après nous avoir indiqué la meilleure route à suivre, il t'a donné sa plus belle prise de la journée.

Afin d'économiser les vivres que nous glanons ici et là, dans les campements déserts ou dans les véhicules abandonnés, on se nourrit à même les ressources de la forêt. Truites, perdrix, petits fruits, champignons, notre menu est celui de tous ceux qui, autrefois, parcouraient les bois. Lorsque nous sommes trop épuisés pour trouver à manger, nous grignotons un peu de pemmican. Au début, tu refusais d'en manger, mais la faim t'a vite fait changer d'idée, et tu croquais à belles dents dans cette pâte impérissable, à base de baies séchées et de graisse animale. Nos ancêtres en apportaient toujours lors de leurs expéditions. C'est un peu coriace, mais avec ça, on peut survivre indéfiniment. Ou presque.

D'ailleurs, dis-moi, lorsque nous mangions une bouchée en haut d'une montagne et que la beauté décourageante de l'horizon s'offrait à nous, comment faisais-tu pour ne pas être abattu par le chemin qu'il nous restait à parcourir ? Tu m'entends ? Comment fais-tu pour être si

jeune et si fort à la fois ? Et que s'est-il passé avant notre rencontre ? On t'a abandonné ? Tu as fui ? Pourquoi ne m'as-tu rien dit ?

Hier soir, nous avons installé la tente près d'un lac, comme à l'habitude. Il était tard mais le soleil empourprait encore le ciel. Selon mes calculs, il nous restait une dizaine de jours avant d'arriver au camp. Pas vraiment plus. Une dizaine de jours avant de retrouver ma famille. Une dizaine de jours avant de t'en offrir une. Puis il y a eu ce bruit de moteur au-dessus de nos têtes. Et un hydravion s'est posé sur le lac, devant nous. Nous étions restés figés, à la fois fascinés et surpris. On a ensuite voulu se cacher dans les buissons, mais on nous avait déjà repérés. Une femme est sortie du cockpit en agitant la main, le pilote a éteint l'engin et ils sont venus nous rejoindre, près du feu, avec un large panier de victuailles. Après tout ce temps en forêt, cela paraissait irréel. J'avais beau te dire de rester calme, tu étais fasciné par cet oiseau de métal comme par une espèce disparue il y a des millions d'années. Le couple était bienveillant et riait de te voir aussi animé. Alors que tu explorais l'intérieur de l'appareil, ils m'ont dit que j'étais béni d'avoir un fils comme toi. Oui, ai-je répondu, c'est vrai. Quand ils nous ont proposé de s'installer à leur côté, dans l'avion, tu as crié de joie. Alors, c'était entendu, le lendemain matin, à l'aube, nous partirions avec eux. Ils n'ont jamais dit réellement où ils allaient, mais ils nous ont promis qu'ils nous déposeraient là où nous voulions.

Quand les hélices se sont mises à tourner et que nous avons été aspirés dans les airs, on avait peine à y croire, c'est vrai, non ? Tu trépigtais sur ton siège en regardant l'immensité apparaître dans le hublot. Après avoir marché des centaines de kilomètres dans les méandres souterrains de la forêt, nous survolions cette étendue dense et verte en constatant la petitesse de nos existences. Au loin, quelques nuages sculptaient l'horizon. Mais nos yeux étaient rivés sur le corps ondulant des rivières, les sommets usés des montagnes, les trous noirs des chablis. Et des myriades de lacs trouaient la forêt comme les étoiles transpercent la nuit. Tu te souviens de tout ça, n'est-ce pas ?

Comment est-ce possible ? Oui, comme toi, j'ai vu le ciel s'obscurcir. Mais nos pilotes souriaient comme si de rien n'était. Quand les premiers éclairs ont fendu l'air et que la pluie s'est mise à tambouriner sur la tôle de la carlingue, ils nous ont dit un truc, mais on n'entendait rien à cause du vrombissement du moteur. Ensuite, tout s'est déroulé très vite. Les nuages se sont amoncelés autour de nous, la forêt est disparue sous nos pieds et l'avion fut violemment secoué par les bourrasques. Les mains de nos pilotes couraient partout sur le

tableau de bord. Nos sièges vibraient. L'avion s'est incliné. Tu t'es retourné vers moi et, dans tes yeux, j'ai vu que tu n'étais encore qu'un enfant. Puis nous avons heurté la cime des arbres.

Tu m'entends ? Je suis là, je te tiens. Ouvre les yeux, s'il te plaît, ouvre les yeux. Tu as perdu beaucoup de sang, mais tu respire encore. Ouvre les yeux. Tu en as la force, je le sais, nous avons marché des centaines de kilomètres, nous avons traversé tous les chablis de la forêt, je t'ai vu faire ton chemin dans la broussaille, tu es un géant. Tu es mon géant, tu m'entends ? Ne m'abandonne pas. Pas ici, pas maintenant, parmi les arbres cassés et les morceaux de tôle. Allez, ouvre les yeux. Je sais que tu m'entends. Allez, reste avec moi. Je peux te raconter tout ça encore et encore si tu veux, c'est aussi ton histoire. Allez, ne meurs pas, s'il te plaît ne meurs pas. Rappelle-toi, nous allons au camp de ma famille, là où la rivière est profonde et verte, là où les cèdres sont immenses et le sol est tapissé de mousse. Rappelle-toi, nous y serons accueillis comme si nous avions toujours été attendus.

* * *